



N°9  
Imp. Mariton.

# La Gazette rose

16 Août 1872

Coiffettes d'Été.

*Stoffs des Magasins du Louvre. Costumes de M<sup>lle</sup> Marie Bataillon. Chapeaux de M<sup>lle</sup> de Binguet. Passementerie de la Glanouse. Ceinture Régente de M<sup>me</sup> de Vertus sœurs. Mouchoirs de Chapron. Japon Bienvenu. Gants Compadorio. Foulards de l'Union des Indes. Machines à coudre de famille la Sitençoise. Chaussures de la M<sup>me</sup> Souvenot. Parfums et savons de la M<sup>me</sup> Prolet.*

3, rue Rossini.

LA

# GAZETTE ROSE

DOMAINE

CONSEIL DE GAZETTE ROSE. — Le conseil de la Gazette Rose, composé de MM. les membres du conseil municipal, a tenu sa séance le 22 mai 1854, sous la présidence de M. le maire. L'ordre du jour était : 1° Rapport de M. le directeur des domaines sur l'état des propriétés appartenant à la ville de Paris; 2° Proposition de M. le directeur des domaines relative à la vente de certaines propriétés appartenant à la ville de Paris.

## CONSEIL DE GAZETTE ROSE

Le conseil de la Gazette Rose, composé de MM. les membres du conseil municipal, a tenu sa séance le 22 mai 1854, sous la présidence de M. le maire. L'ordre du jour était : 1° Rapport de M. le directeur des domaines sur l'état des propriétés appartenant à la ville de Paris; 2° Proposition de M. le directeur des domaines relative à la vente de certaines propriétés appartenant à la ville de Paris.

Le conseil de la Gazette Rose, composé de MM. les membres du conseil municipal, a tenu sa séance le 22 mai 1854, sous la présidence de M. le maire. L'ordre du jour était : 1° Rapport de M. le directeur des domaines sur l'état des propriétés appartenant à la ville de Paris; 2° Proposition de M. le directeur des domaines relative à la vente de certaines propriétés appartenant à la ville de Paris.

LA

# GAZETTE ROSE

## SOMMAIRE

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — CHRONIQUE PARISIENNE. — MACHINE A COUDRE DE FAMILLE : LA SILENCIEUSE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — POÉSIE : LÉGENDE DES EAUX DE BAGNOLES-DE-L'ORNE, par M. le marquis Eugène de Lonzay. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

### COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE

SOMMAIRE. — Nos adieux à Bagnoles. — Pourquoi nous préférons Dieppe à Trouville. — L'ingratitude humaine. — Ce que seraient Trouville et Deauville sans l'Empire. — Le Président de la République à Trouville. — Excursions aux environs de Bagnoles-de-l'Orne. — Le château de Lassay et le donjon de Dœmfront. — Les plaisirs de Bagnoles. — Un concert au salon. — Les châtelains des environs. — Description des toilettes. — Une rencontre inattendue. — Pouvoir miraculeux des eaux de Bagnoles. — Une légende en vers. — Argentan et ses environs. — Ce que fut Argentan autrefois. — Ses luttes guerrières. — Ce qui reste de ses gloires historiques. — Le baras du Pin. — La patrie de Charlotte Corday. — La grotte du Serpent. — Dieppe et Dinar. — Un chemin de fer projeté. — Paris au bord de la mer.

Nous sommes encore à Bagnoles, et pourtant nous lui disons : « adieu ! » car nous allons partir pour Dieppe qui nous attire de préférence à Trouville, parce qu'il y a quatre ans que nous ne l'avons visité. D'ailleurs, Trouville, qui rançonnait déjà les baigneurs à la façon des Prussiens, va renchérir encore sur ses prétentions et sur ses prix, en l'honneur de M. le Président de la République.

Trouville ne se sent plus de joie ; il possède M. Thiers ! Aussi s'est-il empressé bien vite d'effacer le nom de *Napoléon* que portait une de ses rues et de l'appeler « rue Thiers », jusqu'à ce qu'il efface ce dernier nom pour un autre.

Telle est l'ingratitude humaine ! Sans l'Empire, Trouville serait resté ce qu'il était : un trou maritime. De même que Deauville, sans le duc de Morny, serait encore enfoui dans ses dunes de sable, d'où il est sorti comme par enchantement.

La mémoire du duc de Morny devrait être sacrée et vénérée à tout jamais par les Deauvillois, et ce ne fut pas sans une indignation profonde que nous vîmes, au mois de juillet de l'année 1870, la statue équestre du duc de Morny mise à bas de son piédestal. C'étaient les Havrais qui étaient venus, disait-on, accomplir cet acte de justice et les Deauvillois les avaient laissé faire.

Qu'est devenue cette statue ? L'a-t-on remise à sa place ? Nous l'ignorons.

Toutes ces défaillances humaines sont une preuve de la décadence sociale. Nos pères ne reniaient pas leurs dieux.

Au moins Dieppe conserve religieusement la mémoire de ses bienfaiteurs, et le souvenir de Son Altesse la duchesse de Berry est aussi vivace que s'il datait d'hier. Après la révolution de 1830, Dieppe pouvait faire comme Trouville et Deauville ; mais, loin d'oublier, il a fait incruster et graver dans la pierre l'empreinte des premiers pas de Mademoiselle de France.

C'est dans le chalet de M. Cordier que M. Thiers est allé passer une grande partie de ses vacances parlementaires.

M. Thiers occupe au premier étage une cham-

bre très belle et très vaste, ayant vue sur Trouville et sur la mer, et qui est une véritable merveille de bon goût, au point de vue historique et artistique. L'ameublement, de style moyen âge, comprend un lit Louis XIII, au chevet duquel est suspendue une sainte Madeleine, signée d'un maître de l'école italienne. Les vitraux datent du quatorzième siècle. Les six fauteuils en vieux chêne qui garnissent l'appartement sont recouverts chacun d'une tapisserie antique d'un siècle différent, depuis le onzième jusqu'au seizième siècle. Il y a, en outre, de très remarquables coffres en vieux chêne fouillé, avec écussons héraldiques. Et les lambris de cette chambre Louis XIII sont décorés de sculptures authentiques, datant du moyen âge.

M. le général de Cissey, ministre de la guerre, occupe une chambre toute voisine de celle du Président de la République.

Et Mme Thiers et Mlle Dosne ont chacune une installation spéciale, au même étage que M. Thiers.

Que d'ambitieux et de courtisans vont aller à Trouville composer une suite à M. Thiers, qui s'en passerait volontiers !

Notre premier courrier aura donc une couleur toute typique et toute maritime. Nous avons employé cette dernière quinzaine à faire des excursions aux environs de Bagnoles. Le temps était, d'ailleurs, très favorable. Aux chaleurs tropicales et orageuses avait succédé une température d'automne propice à la promenade. Nous revîmes encore Lassay et Domfront, dont on ne se lasse jamais, avec son panorama splendide s'étendant à perte de vue et découvrant de tous côtés des horizons nouveaux. C'est surtout au printemps que le spectacle qui se déroule autour de soi doit être splendide, quand la campagne est poudrée de tous ses pommiers en fleurs.

Chaque mois a pour ainsi dire, dans ces Alpes normandes, sa poésie pittoresque et sauvage. Au mois de juin, ce sont les genêts odorants qui s'épanouissent en grappes d'or, et les rhododendrons en panaches de fleurs roses aussi vaporeuses que de la gaze. Au mois d'août, c'est l'éclosion de la bruyère rose s'égrenant en pluie de petites perles. Cette bruyère rose parfume les bois de sa senteur aromatique, et compose des bouquets charmants au milieu de la fougère découpée délicatement comme de la guipure. On éprouve un plaisir extrême à cueillir des brassées de bruyère et à les rapporter chez soi. Les jeunes femmes et les jeunes filles en font de très jolies coiffures, comme la Velléda de Maindun, et ressemblent à la fée Audaine.

Les plaisirs de Bagnoles sont donc bien simples

et toujours les mêmes : la promenade dans la journée et la veillée le soir au salon. Pourtant, dimanche dernier, nous avons eu un concert, avec le concours de plusieurs artistes venus d'Alençon. Un concert à Bagnoles est tout un événement. On en parle huit jours à l'avance, on s'en souvient huit jours après. Mme R. Van Ossel, qui donnait le concert, est une très bonne pianiste et par conséquent un excellent professeur. Elle a joué différents morceaux qui ont été très appréciés et très applaudis.

Mlle R..., une bonne jeune fille aux grands yeux noirs et à la physionomie modeste et sympathique, a chanté la romance de *Guillaume Tell* et la *Jeune Alsace*, dont le refrain patriotique a émotionné et fait vibrer tous les cœurs.

Un chanteur comique a été très amusant et a fait beaucoup rire, non-seulement les baigneurs, mais encore les petits enfants qui étaient là. Tous disaient tout bas que si leur petite amie, la gentille et intelligente Thérèse N..., avait contribué au concert en chantant le *Lutin et Mademoiselle*, le concert eût encore été bien plus intéressant et bien plus aimable. C'est que Mlle Thérèse, qui n'a que onze ans et qui joue à la poupée à ses heures, a l'esprit et le goût d'une personne de vingt ans. Il est impossible de mieux souligner ce qu'elle dit, parce qu'elle comprend tout ce qu'elle chante et qu'elle est *douée*. Cette charmante enfant est la distraction du salon, car elle est aussi bien élevée qu'aimable et bonne.

L'assemblée du concert était des plus aristocratiques. Les châtelains des environs, malgré le mauvais temps, avaient tenu à honorer ce concert de leur présence, afin d'encourager les artistes qui se dérangeaient pour Bagnoles et pour eux.

M. le marquis de Frotté y était venu de son château de Couterne, avec son neveu M. Louis de Frotté et sa jeune femme. M. le comte et Mme la comtesse de Contades étaient arrivés du château de Saint-Maurice. La jeune comtesse de Contades avait une toilette blanche et rose d'une distinction parfaite, en taffetas rose et mousseline blanche garnie de malines et de nœuds de taffetas rose. L'ensemble de la toilette et de la personne résumait une grande simplicité alliée à un charme inexprimable dans la physionomie et dans l'attitude.

M. le comte de Laferrière, frère de l'ex-chambellan de l'empereur Napoléon III, était venu aussi tout exprès de ses terres de Normandie.

Parmi les baigneurs, il y avait : M. le baron de Romain, secrétaire général de la Mayenne ; M. le comte de Curial, fils de l'ancien pair de France ;

M. le comte d'Auray, M. et Mme de la Charbonnerie, M. et Mme de Torbéchet, qui ont un joli château dans les environs de Laval. Mme de Torbéchet est l'une des jeunes femmes les plus jolies et les plus distinguées de Bagnoles : elle a une tournure si élégante qu'elle est aussi charmante avec une tunique de percale pompadour qu'avec un costume de faille ruchée, garni de dentelle. Elle avait, ce soir-là, une toilette blanche et rose, toute pompadourée de ruches roses ; elle s'était admirablement coiffée avec de vieux bijoux normands, un nœud de taffetas rose et des grappes de bruyère rose naturelle.

Mme Belloc avait une toilette de mousseline blanche et garnie de plissés de mousseline et de bandes de velours noir.

Mme Delahaye, une robe de faille pensée avec tunique de dentelle noire.

Mlle Delahaye, un véritable Greuze, une toilette bleue et blanche très vaporeuse reproduite avec des plissés de tarlatane et des ruches de ruban bleu. Ses cheveux blonds et bouclés étaient relevés à la Greuze avec un simple ruban bleu.

Mme Rala, femme d'un riche industriel de la Ferté-Macé, avait une très jolie toilette de faille bleue, de mousseline blanche et de dentelle, ayant le cachet artistique et élégant d'une des premières faiseuses de Paris.

Mme Rala, tout en étant d'origine créole et en habitant la Ferté-Macé, est une véritable Parisienne dans toute l'acception du mot. Elle en a les habitudes, les allures et l'élégance. Nous l'avons rencontrée, alors qu'elle était jeune fille, chez Mme O'Connell, quand la grande artiste donnait de brillantes soirées dont tout Paris se préoccupait, et notre étonnement fut grand de la retrouver à la Ferté-Macé. Elle a sur le piano un véritable talent, que nous avons pu plus d'une fois apprécier et applaudir chez Mme Maurice-Mayer, la jeune et jolie femme du célèbre orfèvre-bijoutier, qui a transporté son musée artistique de la rue Saint-Honoré rue Lafayette, au coin de la rue Taibout.

Mme Maurice-Mayer habite avec sa sœur, Mme W..., une petite maison adossée contre un rocher, près du lac de Bagnoles. Les deux sœurs sont blondes comme les blés, blanches comme une goutte de lait, et se font habiller chez Worth et Laferrière. C'est vous dire leur goût et leur élégance qui font grande sensation à Bagnoles. On les jalouse d'autant plus qu'elles vivent comme des recluses, en vraies jeunes mères de famille qu'elles sont. On aurait voulu voir ceci, critiquer cela et le copier en même temps, et on ne voit rien du tout. Elles ne font qu'une très courte ap-

parition à l'établissement thermal et restent chez elles à faire de la tapisserie, à recevoir d'aimables visites et à faire de l'excellente musique. Les eaux de Bagnoles leur font un bien extrême, et c'est pourquoi elles s'y sont installées pour trois mois.

Est-il besoin de vous rappeler les vertus thermales de Bagnoles pour l'anémie, les maladies d'estomac, les affections de la peau et les douleurs rhumatismales ?

On leur attribue aussi le pouvoir miraculeux de rajeunir les femmes et d'arrêter, à un certain âge, le calendrier de la vie.

Nous donnons aujourd'hui une légende en vers publiée en leur honneur, par M. le marquis Eugène de Lonlay, qui habite un très joli petit château gothique dans les environs d'Argentan, et qui a bien voulu nous envoyer cette légende poétique et une petite brochure sur Argentan et ses environs.

Argentan a des souvenirs historiques, et on y retrouve, comme à Domfront, la trace des luttes guerrières que cette ville normande fut obligée de subir.

En 996, Henri I<sup>er</sup> vint assiéger la ville, la prit et la détruisit. Argentan se releva bientôt de ses ruines et fournit même son contingent à la bataille du Val-des-Dunes en 1404, et, plus tard, envoya de ses guerriers à la conquête de l'Angleterre. Après la mort de Guillaume le Conquérant, la Normandie devint le théâtre d'une lutte acharnée entre tous ses prétendants. Argentan, pris d'assaut, fut la proie de Robert, qui donna cette ville avec la forêt de Gouffern et l'évêché de Sées à Robert de Bellême, qui le paya de la plus ingrate trahison.

Devenu roi d'Angleterre, Henri II vint plusieurs fois visiter Argentan, et c'est lui qui fonda dans cette ville, en 1173, l'hôpital *Saint-Thomas*, en expiation de l'assassinat de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, dont il avait été la cause et dont il eut de vifs remords.

Argentan se rendit à Philippe-Auguste en 1203, et devint une terre française.

En 1256, Saint-Louis y séjourna. Il fit de grandes libéralités à l'église Saint-Germain.

Pendant la guerre de Cent-Ans, Argentan fut pris et repris. En 1356, les Anglais s'emparèrent de la ville, la mirent au pillage et brûlèrent le château. Elle subit un nouveau siège en 1417, et le capitaine Comons, qui défendait la citadelle, capitula. Les ennemis victorieux fortifièrent la ville pour la conserver. Ils y restèrent trente-deux ans, et ce fut seulement en 1449 que Dunois, Clermont et Nevers délivrèrent Argentan.

En 1478, ses fortifications furent démolies et la

ville fut rendue un instant à la tranquillité. François I<sup>er</sup>, en l'année 1517, y resta trois semaines avec sa cour : le poète des Maisons faisait partie de sa suite, et composa, en l'honneur d'Argentan, une pièce de vers charmante, commençant ainsi :

Vous qui voulez d'Argentan faire conte,  
A sa grandeur arrêter ne vous faut ;  
Petite elle est, mais en beauté surmonte  
Maintes cités, car rien ne lui défaut.

Les habitants, heureux de la présence de leur jeune monarque, se livraient à leur joie ; mais leur allégresse fut de courte durée, car la réforme agita la France et les protestants de Normandie se soulevèrent. Coligny s'empara d'Argentan, lui imposa 10,000 livres de contributions pour rachat du pillage, Quatre ans après, c'est Montgomeri qui vint l'assiéger. L'attaque fut audacieuse et la défense vaillante. Les assaillants repoussés levèrent le siège, après avoir saccagé l'église Saint-Martin, où ils s'étaient retranchés. Dans cette lutte mémorable, le capitaine de la ville, messire François de Rouxel, eut une conduite digne d'éloges.

Lassés de tant de misères et de sièges, les habitants d'Argentan adressèrent une requête à Louis XIII pour obtenir la démolition des fortifications de la ville. Il fut fait droit à leur demande, et Charles de Valois vint présider au démantèlement du donjon.

Le dernier seigneur d'Argentan fut le comte de Provence, frère de Louis XVI. Quelques années avant la Révolution, il passa par la ville, avec son frère le comte d'Artois, depuis Charles X, qui devait y revenir en 1830, mais pour se rendre en exil.

Des quatre portes que la ville avait autrefois, il ne reste plus qu'une assez belle madone en pierre, qu'on voit encore rue de la Chaussée, et qui surmontait l'une des portes de la ville. C'est à peine si l'on trouve des vestiges de ses remparts. La tour Marguerite est, avec le château et les deux églises, St-Germain et St-Martin, les seuls monuments anciens qui soient restés intacts.

Du donjon octogone, il ne subsiste qu'un pan élevé qu'on découvre de la place de la Mairie.

L'église Saint-Germain, bâtie sur le point le plus élevé de la ville, est d'un bel aspect, et quoique cet édifice offre plusieurs époques d'architecture, il est intéressant à visiter. Sa longueur est de 60 mètres 33 cent, sa largeur de 20 mètres 66 cent. Le portail principal à double monture, il est du meilleur style et d'une grande élégance. Deux cloches surmontent l'église : l'une a 50 mètres et l'autre 53 mètres d'élévation. Dans la pre-

mière chapelle qu'on voit à gauche en entrant, fut inhumée *Marguerite de Lorraine*, fondatrice de l'abbaye de Sainte-Clair, que cette pieuse princesse fit construire à Argentan l'an 1517, qu'elle dota de biens considérables et où elle prononça ses vœux en 1520, entre les mains de l'évêque de Sees. Elle succomba l'année suivante aux austérités qu'elle s'imposait.

*Le château d'Argentan*, où siège le tribunal civil, est un vaste bâtiment orné de trois pavillons à toits élevés, avec des fenêtres à traverse. On dit qu'il existe dans une de ses cheminées un escalier qui descendait dans les souterrains, mais qui ne sert plus aujourd'hui.

L'église Saint-Martin date du quinzième siècle. La flèche élancée et svelte de son clocher est d'un agréable effet. Cette église, bâtie au cinquième siècle, ne fut d'abord qu'un oratoire et prit la première le titre de paroisse, que l'église Saint-Germain lui enleva. Les vitraux de l'église Saint-Martin sont remarquables. Ils portent la date de 1540 et 1560. On y voit également un bénitier en pierre de l'an 1490.

Argentan est habité par un peintre verrier de talent, qui demeure rue de l'Orne, et se nomme : *Le Dieu*. Sa fabrique est d'autant plus intéressante à visiter, que c'est une des seules industries de la ville, si renommée jadis pour son point de France et ses tanneries. Le point d'Argentan fut jadis en aussi grande renommée que le point d'Alençon.

Sur l'ancienne route de Paris, en passant par les *Trois-Croix*, se trouve, à dix kilomètres d'Argentan, le *Château du Bourg*, dont le parc est une merveille de la nature. Par une trouée habilement ménagée au milieu de ses arbres séculaires, se dresse le superbe *Donjon de Chambois*, un des monuments les plus précieux du département de l'Orne, et qui doit remonter à la fin du treizième siècle.

Non loin de là, dans le bois de Silli, se trouve le curieux moulin désigné sous le nom de *Pierre-Lève*. Il a 6 mètres de hauteur sur 80 centimètres d'épaisseur et 4 mètres 33 cent. de largeur. On croit encore dans le pays que ce sont les fées et les géants qui l'ont élevé, et l'on cherche à vous montrer l'empreinte de leurs épaules et de leurs têtes produite par l'effort qu'ils ont fait en le mettant debout.

En avançant sur la route, on arrive au *Haras du Pin*, établissement national, le plus complet qui existe en Europe, et qui fait l'orgueil et la richesse de la Normandie. Sa création, due à Louis XIV, est d'une incontestable utilité pour la remonte de la cavalerie.

De magnifiques allées conduisent au châtea

séjour du directeur. A droite et à gauche, sur deux lignes parallèles, se développent les vastes écuries. De la terrasse du château, il y a un panorama splendide.

En revenant à Argentan par la route de *Trun*, on passe près du *Roucerai*, où Charlotte Corday est née le 27 juillet 1768, et l'on peut s'arrêter au Vandabin et à Villedieu-les-Bailleul, où l'on signale les ruines d'une ville et d'une commanderie du Temple. C'est également en cet endroit que se trouve la grotte du Serpent, qui a fourni à M. Eugène de Lonlay un récit des plus dramatiques, dans ses *Légendes normandes*.

C'est en fouillant l'histoire qu'on retrouve les gloires de la France. Toutes ces anciennes villes normandes dorment, pour la plupart aujourd'hui, du sommeil de l'oubli. C'est la loi divine qui veut que toute chose ici-bas disparaisse et retombe en poussière.

\*\*\*

Nous faisons donc nos adieux à cette pittoresque Suisse normande, située sur les confins de la Mayenne, pour aller à Dieppe, où l'aristocratie française s'est réfugiée, ne pouvant plus se rendre aux eaux d'Allemagne. Dieppe et Dinar ont la vogue. Mais Dieppe est à quatre heures de Paris, et Dinar est plus loin encore que Saint-Malo. On pourra sans doute, l'année prochaine, aller de Bagnoles à Saint-Malo par un embranchement de chemin de fer, qui irait rejoindre Mayenne et Laval, de même qu'on poursuit aujourd'hui la route de Bagnoles à Briouze, jusqu'à Granville et Jersey.

Après une saison thermale, il est indispensable d'aller respirer l'air de la mer. Il faut donc aller à Granville ou revenir par Caen et explorer toute la côte du Calvados. Dieppe est beaucoup plus loin et la route est moins directe. Mais tout chemin conduit au but désiré, et c'est avec un plaisir infini que nous reverrons Dieppe et sa plage splendide.

\*\*\*

Notre prochain courrier sera donc des plus intéressants. Dieppe, c'est Paris au bord de la mer. Que d'amis aimables nous avons quittés, il y a six semaines, et que nous allons retrouver sur la terrasse de Dieppe! Que de causeries amusantes! Que de renseignements nous allons recueillir sur les uns et sur les autres, et sur les toilettes dieppoises qui ont d'autres allures que les toilettes de Trouville! A Dieppe, on s'habille en grande toilette; à Trouville, en trumeau-pompadour.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

## LES MODES DU JOUR

Quoi vous dire en fait de modes nouvelles?.. Les modèles de la saison d'automne se préparent; mais il n'y a rien encore de positif ni d'officiel à annoncer. Si nous étions à Paris, nous pourrions pénétrer dans les ateliers en vogue et commettre plus d'une indiscretion. Mais nous sommes à Bagnoles, au milieu des bois et d'une gorge de rochers, et nous ne savons rien des bruits de la ville. Quand nous serons à Dieppe, nous serons au milieu des toilettes fantaisistes et élégantes et nous n'aurons qu'à glaner autour de nous. Très heureusement que M. Chapus va devenir, peut-être malgré lui, notre collaborateur, car nous lui empruntons toute une chronique de modes qu'il vient de publier dans le *Sport*.

Nos lectrices verront avec plaisir comment un homme d'esprit sait chiffonner les toilettes féminines. Quant à nous, notre opinion sur M. Eugène Chapus ne varie pas depuis qu'il publie dans le *Sport* des courriers que tous les journaux répètent, et nous le tenons pour un homme de goût et un homme bien élevé.

Voici ce qu'il dit à propos des modes du jour :

« La mode, cependant, n'est pas restée stérile cette année. Contrariée dans son essor par le mauvais temps, à l'époque des courses, elle s'est manifestée pour les villégiatures d'été, et depuis peu il y a eu des envois de toilettes faits par nos grands maîtres dans l'art d'habiller, à l'adresse d'une foule de nos belles châtelaines. Nous vous en parlerons tout à l'heure.

» Le costume fait d'une tunique de velours noir avec dentelle, guipure blanche ou écrue est au nombre des plus jolies créations de cette saison. Ces tuniques sont relevées sur un jupon d'étoffe claire.

» Les robes de foulard à fond bleu, noir ou prune à pois ou autres dessins dont la guerre avait interrompu le succès, sont fort en faveur de nouveau. On en façonne pour les bains de mer des costumes très légers et très élégants.

» La batiste écrue, la batiste bleue surtout servent à de très jolis costumes, ornés d'une guipure écrue avec effilé de même nuance, ou même d'une broderie anglaise. La toile bleu foncé, étoffe semblable aux blouses d'hommes, qui a été un moment d'une originalité si piquante, produite par des femmes telles que la baronne de Poilly, a été si promptement vulgarisée qu'elle n'est plus portée qu'au bois de Vincennes, par de jeunes femmes cueillant des bruyères ou des marguerites des champs!

» Il faut en dire à peu près autant de ces chapeaux sans brides, de forme ronde, comme un petit chapeau d'homme, et se plaçant un peu en arrière, orné d'une longue plume. Malheureusement la manie indiscrete de paraitre est si vive et si répandue à notre époque, que cette charmante nouveauté s'est promptement vulgarisée ; et d'or qu'elle était, quand pour la première fois nous la signalions, elle est devenue *gros sou*.

» Le costume *Chantilly*, adopté pour les eaux et fait de batiste avec le gilet à boutons d'or, ornés d'une ancre, entre dans le luxe vestimental actuel de nos merveilleuses. Mme la comtesse de Paris le portait à Dinant, mais le voilà pour longtemps laissé par elle dans l'oubli. La mort si prématurée du duc de Guise est pour toute la famille d'Orléans un juste et profond sujet de tristesse, à laquelle les plus indifférents s'associent sans réserve.

» Ajoutons à ce costume celui qui se compose de bandes de velours bleu avec dentelles, guipure formant entredeux, et découpées à chaque dent de la dentelle, relevé sur un jupon de faille bleue très pâle, garni de trois petits plissés liserés de velours bleu. La tunique est légèrement ouverte ; la dentelle forme transparent et laisse voir les bras et les épaules. Un petit vêtement fait de même, de bandes de velours et dentelles, vague et sans manches, complète la toilette.

» Nous indiquerons un jupon de foulard prune à pois blancs, composé de trois volants froncés avec bandes de faille prune assortie au fond du foulard, et formant la tête de chacun de ces volants. Une jupe de foulard, garnie derrière d'un grand biais de faille retourné, formant pouff et comme une large ceinture. Le corsage garni de petits volants devant, et formant pointe derrière. On joint à ce petit costume un petit mantelet *bonne femme*, en foulard à pois, orné d'un volant de faille dentelé, et d'un petit capuchon doublé de faille, avec un gros nœud retombant derrière. Le chapeau rond en paille prune, avec longue plume blanche, retenue par une touffe de fleurs des champs, peut harmonieusement compléter cette toilette.

» Les femmes qui ont de la taille et la démarche naturellement élégante, portent, avec succès, tantôt la tunique princesse et tantôt la tunique polonaise avec trois larges plis derrière ; le devant de la tunique collant et sans un seul pli ou fronce. On est quelque peu fatigué de ces mille relevés dont on a tant abusé et dont on abuse encore. Les étoffes pour ces costumes sont généralement des *pompadours* de soie dont les dessins combinent le mauve et le blanc sur un fond noir. Ceci est gracieux, de bonne mais sérieuse élégance. »

Jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre, chères lectrices, voici renseignées sur les modes du jour.

Si quelques-unes des toilettes indiquées par le *Sport* vous tentent, il faut, pour les composer, aller au *Louvre* chercher les étoffes de velours, les blouses de toile et de batiste, les guipures, les dentelles et les jupes de faille de toutes couleurs. Les Magasins du Louvre ont toujours la grande vogue économique et élégante tout à la fois, car ils éditent la haute nouveauté meilleur marché que partout ailleurs.

Ce qu'il y a d'inappréciable et de très commode pour les étrangères qui désirent trouver des toilettes à la dernière mode, c'est qu'au Louvre il y a des costumes de faille noire, de cachemire et d'étoffes de fantaisie confectionnés d'avance, et des chapeaux tout à fait nouveaux reproduits d'après les premières maisons faisant autorité d'élégance.

Les Magasins du Louvre préparent toute une série de cachemires de nuances foncées et nouvelles qui seront ornés de bandes de velours noir ou de velours assorti. Tous ces cachemires nouveaux vont figurer dans le catalogue des nouveautés d'automne et d'hiver que les *magasins du Louvre* vont publier dans le mois de septembre, et qui servent de guide compétent non-seulement aux étrangères et aux provinciales, mais encore aux Parisiennes. Attendons... tout en allant au Louvre chercher les étoffes courantes et unies qui sont toujours de mode et de toute saison. Les étoffes *Pompadour* auront vécu comme les roses, l'espace d'un été. Il est question de quilles de broderie se posant de chaque côté de la jupe à demi-traine, et par conséquent de quilles de passementerie en points d'Espagne ou au crochet perlé de jais. Il y a très longtemps que le jais a figuré comme ornement et comme garniture.

La Glaneuse veut le remettre en faveur ; et comme elle a l'autorité d'imposer son goût et sa volonté, il est plus que probable que le jais reviendra. Ce que la Glaneuse prépare encore, c'est une collection de bandes de velours et de rubans de moire française. On va donc porter de la moire. Ne le saviez-vous pas?... La Glaneuse vous prépare d'autres surprises dont nous vous parlerons au 1<sup>er</sup> septembre.

Le velours et le crêpe de Chine vont s'entendre pour reproduire des fantaisies charmantes. Le crêpe de Chine n'a pas encore dit son dernier mot. La Glaneuse l'emploie en fichu breton, en fichu *peplum*, en fichu *rosière*, en fichu *Marie-Antoinette* et en fichu *demoiselle de Saint-Cyr*. Il y a aussi des fichus en velours, avec col et revers de velours ou de moire de nuance tranchante qui font haute nouveauté. Il en est des nœuds



comme des fichus qui se répètent avec une variété infinie. La Glaneuse en dispose de tout nouveaux pour coiffure et pour cravate en velours et en moires.

L'été commence déjà à s'effacer et l'on pressent presque les modes d'automne. Au bord de la mer elles seront plus accentuées encore. Le chapeau en toile cirée, style Jean-Bart, sied très bien aux jolies jeunes femmes qui savent porter, avec une certaine désinvolture, la blouze en serge bleu indigo, avec col marin brodé à chaque coin d'une ancre. Cette blouze de serge bleu indigo se relève sur une jupe de velours noir.

C'est *Mlle Marie Bataillon* qui a combiné cette blouze tant soit peu typique, et la *Glaneuse* qui offre le chapeau de toile cirée aux baigneuses qui savent le porter. Par cela même que la fantaisie appelle les fantaisistes, il ne faut pas de médiocrité pour la faire valoir, sinon elle tombe dans le grotesque et dans le ridicule. On nous dit qu'à Dieppe cette blouze maritime a beaucoup de succès. On l'appelle : « blouze dieppoise. » C'est de la haute originalité élégante, et pourtant qu'est-ce qu'une blouze?... Tout dépend de la coupe de la faiseuse et de l'allure de la femme qui la porte.

La *Glaneuse* fait aussi des chapeaux de plage assortis aux blouzes de toile bleue et écrue et aux blouzes de linon batiste. Les chapeaux de toile, genre roulier, sont ornés d'un ruban de moire ou d'un simple galon. Les chapeaux de linon batiste sont garnis d'un velours noir et d'un bouquet de fleurs. Demandez-les à la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin.

Quant à *Mlle Marie Bataillon*, ses toilettes ont toujours un type à part et ne ressemblent pas aux autres costumes, tout en restant toujours dans les limites de la distinction et du bon goût. Elle prépare plusieurs costumés de chasse que nous décrirons dans l'un de nos numéros du mois de septembre, et qui seront exposés, à la fin du mois, dans son petit entresol de la rue Thérèse, n° 5. Il y a un costume Louis XIII, un costume Louis XIV et un costume Louis XVI; l'un en velours loutre, l'autre en velours vert bouteille et le costume Louis XVI en drap prune de Monsieur.

Pour la saison d'automne, le foulard à pois blancs, de trois grandeurs différentes, va faire fureur. Déjà les femmes du monde l'ont adopté de préférence aux ramages Pompadour et le portent à Dieppe, à Vichy, à Trouville, à Aix-les Bains, à Spa, à Ostende et dans toutes les grandes stations balnéaires. On l'emploie en tunique sur jupon de velours noir ou sur jupon de foulard uni assorti au fond du jupon à pois. Les nuances

nouvelles et acceptées sont : *bleu indigo*, *prune de Monsieur*, *Claret*, vert bouteille, tête de nègre, avec pois de trois grosseurs graduées, se répétant en foulards unis pour jupons et garnitures.

L'*Union des Indes*, 1, rue Auber, a une collection magnifique de tous ces nouveaux foulards d'automne qui s'enlèvent par pièces entières, et dont les premières faisances de la rue de la Paix, de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Honoré font des blouzes et des tuniques ayant un cachet de suprême élégance.

Il faut s'inscrire pour recevoir les échantillons de ces différentes nuances. Surtout ne perdez pas de temps et demandez-les bien vite à l'*Union des Indes*, en les lui retournant tout de suite, votre choix étant fixé.

Les nuances très foncées vont donc remplacer les nuances claires; cela devait être. De même qu'après les tournures exagérées, les robes retomberont tout mollement et tout naturellement comme autrefois. Il en est des chignons comme des tournures : pas une seule femme n'est dupe de son propre chignon, ni de celui des autres; et pourtant les chignons s'allongent et se gonflent de plus en plus. Encore quand on se contente d'un chignon cataquois, on est classé dans la catégorie des femmes simples et raisonnables; mais il y a des coiffures qui sont surélevées en échafaudage de coques et de crépés dans le style Marie-Antoinette, quand on a parfois la physionomie vulgaire et étonnée d'être coiffée ainsi. Nous admettons toutes ces excentricités de la mode pour les jeunes et jolies femmes blondes auxquelles les crépés vont bien. Les cheveux nattés conviennent bien mieux aux femmes brunes que les crépés et les coques, à moins qu'elles ne soient poudrées. Les femmes du meilleur monde, pour faire opposition aux coiffures par trop hautes, reviennent aux bandeaux gonflés tordus derrière en boucles soyeuses et aux cheveux nattés derrière ne dépassant pas la nuque du cou. La simplicité tente presque toujours les plus belles et les plus riches. Il n'y a que les vaniteuses, les parvenues et les laides qui s'affublent, comme des cathédrales, de dorures et d'ornements pompeux.

Il faut donc régler ses chignons et ses tournures. Certains chignons sont des demi-perruques et certaines tournures des paniers Camargo. Toutes les tuniques se rejettent en arrière et les hanches sont déjà dégagées, ce qui rend les femmes un peu moins paquets.

La robe Princesse, modelant la taille et tombant droite, a voulu revenir. Elle n'a réussi qu'à moitié. La tournure a donc remplacé la crinoline. Mais il y a tournure et tournure : la tournure qu'on achète et celle qui est innée et qu'aucune

faiseuse ne peut imprimer. *Mmes Maurin et Joiron* ont le don de la tournure tout aussi bien que des toilettes simples et distinguées. Leur genre n'est ni tapageur, ni audacieux. Loin de là. Elles affectent même une simplicité rigoureuse dont elles ne veulent pas départir, non pas dans les étoffes, ni dans les rubans, ni dans les dentelles, mais dans la coupe et dans le style.

*Mmes Maurin et Joiron* ont pris la succession de la maison *Bienvenue* et se sont adjointes le jupon Empire qu'elles ont assimilé aux toilettes du jour. Ce n'est pas une raison parce que les jupes sont flottantes pour qu'on ne se juponne plus du tout. L'exagération en toutes choses produit toujours le disgracieux et le ridicule. Il faut, au contraire, se juponner pour soutenir les pouffes et les tuniques, mais de façon à ce que le jupon Empire remplace deux jupons empesés. C'est une grande économie d'élégance, car les jupons empesés ne durent pas, tandis qu'avec le jupon Empire on est toujours très bien habillé. On nous demandait tout dernièrement si le jupon Empire avait encore des aciers. Sans doute. Mais on ne les voit pas, et ils sont si légers qu'ils disparaissent sous les volants du jupon Empire qui se gonfle en tournure plus ou moins grosse selon qu'on le désire et selon les toilettes. Le jupon Empire se porte à huis clos. On ne l'avoue pas. Mais il existe. Et ce sont les personnes qui ont la tournure la plus élégante et la plus dégagée qui portent le jupon Empire. Quant aux autres tournures éditées par *Mmes Maurin et Joiron*, il y a la tournure *Pompadour*, la tournure *Princesse*, les paniers *Camargo* et la tournure Empire. Référez-en avec elles, en leur écrivant directement, 24, rue du Quatre-Septembre. Avec des mesures exactes, on reçoit un jupon, une tournure et un costume des plus élégants. Il en est de même de la *Ceinture régente de Mmes de Vertus sœurs* qui ne s'essaie jamais, même en étant à Paris, ce qui est une garantie d'infaillibilité pour les étrangères et les provinciales. Avec les mesures suivantes, prises en étant habillée, on reçoit une ceinture Régente irréprochable de coupe et de main d'œuvre : *Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous les bras*. La ceinture Régente remplace, aujourd'hui, le corset, dont le nom est rayé du code de la mode. Elle est souple, mignonne, gracieuse et elle comble et amincit la taille sans comprimer la respiration et en laissant, au contraire, à la poitrine toute son éclosion radieuse. Ce n'est pas une prison ni une torture, mais un tuteur et un point d'appui. Aussi l'Académie de médecine, si opposée à tous les corsets qui déviaient la taille et rendaient les jeunes femmes poitrinaires, encou-

rage-t-elle et patronne-t-elle la ceinture régente, comme étant élégante et hygiénique tout à la fois. La femme est belle aujourd'hui. Elle a des formes modelées. Elle n'est plus aplatie par une cuirasse de ressorts d'acier. La ceinture Régente se contente d'indiquer les contours de la poitrine et des hanches qu'elle dégage complètement. Elle ne s'appelle pas ceinture Régente pour rien, et par cela même qu'elle est ceinture, elle figure dans toutes les corbeilles de mariage pour le moins par demi-douzaine, car les jeunes fiancées veulent assortir la ceinture Régente à leurs toilettes. En outre des ceintures en satin blanc, bleu, rose, mauve, gris, mais, nous citerons une ceinture en satin Claret, garnie de guipure blanche, et une en satin prune de Monsieur, garnie de malines. La ceinture Régente accueille donc toutes les fantaisies et toutes les nouveautés. Demandez-la à *Mmes de Vertus sœurs*, 31, rue de la Chaussée-d'Antin, en exigeant, toutefois, leur signature brevetée pour éviter la contrefaçon.

\*\*\*

Tous ces détails intimes de la toilettes sont aussi utiles que la description des plus fantaisistes coiffures et des nouvelles toilettes. La femme bien faite peut se faire jolie femme. Il lui suffit, pour cela, d'avoir de beaux yeux, un teint frais et éclatant, et une coiffure qui s'entende avec sa physionomie. Pour obtenir la beauté du teint, sans le concours d'aucun fard, il faut faire usage, tous les matins, du lait antéphélique de *Candès*, qui a le pouvoir de colorer le teint en activant le sang et en le faisant circuler dans les artères. Le lait Antéphélique doit être considéré comme les engrais vivifiants et réparateurs pour le tissu dermal. Il efface les rides, tout d'abord, puisqu'il donne à la peau une élasticité moelleuse ; puis il enlève les éphélides ou taches de rousseur, la couperose, les masques de grossesse et toutes les rugosités de la peau. Le lait Antéphélique fait disparaître toutes ces vilaines taches de rouille qui défigurent les peaux les plus fines et les plus délicates. Ce qui prouve l'action curative du lait Antéphélique, c'est qu'à la campagne il remplace, pour les piqûres d'insectes, l'alcali volatil et l'ammoniaque. Dans les flacons doubles anglais, on met d'un côté du foin coupé et de l'autre du lait Antéphélique. On trouve ce cosmétique précieux dans toutes les villes de France et spécialement chez *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, où est établi le dépôt principal. La femme ne se conserve jeune et belle qu'en s'occupant de sa beauté, comme elle le ferait d'une plante précieuse. Il faut surtout qu'elle emploie une parfumerie saine et sanitaire, et c'est pourquoi nous lui recom-

mandons tous les produits de la *maison Violet* qui sont autant de recettes miraculeuses pour ne pas vieillir.

La maison Violet vient encore d'ajouter de nouveaux parfums à sa collection déjà si choisie et si variée. Pour les bains de mer et la vie de campagne, elle a distillé des eaux de toilette à la glycérine parfumée, à la violette, au portugal, et à un bouquet composé, qui préservent le teint du hâle et de la bise. Puis, le glycérole aux roses de Provins, lotion hygiénique, pour les soins de la toilette. Et la *Crème de beauté*, à base de glycérine et de bismuth, qui assouplit la peau, la rafraîchit et empêche les rides. Ce n'est pas tout, la *maison Violet* a, pour ainsi dire, fait concurrence à *Siraudin* en offrant aux jolies femmes et aux fumeurs des *pastilles ambrosiaques au mastic de Cho*, qui parfument l'haleine et lui donnent une fraîcheur exquise. Il est de mode, aujourd'hui, d'avoir une artistique bonbonnière dans laquelle on met des pastilles ambrosiaques. Une élégante doit avoir sur elle un carnet, un flacon, une bonbonnière et un éventail. Tant que cela... Et ce n'est pas trop, car elle suspend tout ce petit attirail de coquetterie à une longue châtelaine en argent oxydé incrusté de cabochons de grenat et de turquoise, qu'elle trouve chez *Marc Gueyton*. Pour revenir aux cosmétiques de la maison Violet, ils sont tellement nombreux que nous ne pouvons les énumérer tous; demandez-lui son catalogue *boulevard des Capucines*, au coin de la *rue Serbe*, rotonde du Grand-Hôtel, pour fixer votre choix, ainsi que son livre si érudit et si intéressant des *Tal smans de la beauté*, et sa petite broche: *l'Art de s'embellir*. Nous ne pouvons vous indiquer que sommairement: le *savon royal de Thridac*, aux sucres de laitue, pour les soins de la peau, médaillé à toutes les expositions; la *Rosée des Abeilles*, bains de fleurs rafraîchissant; l'*Eau de beauté*, pour les teints délicats; la *Crème Pompadour*, pour donner au teint l'éclat de la jeunesse. Et pour le mouchoir, les extraits triples d'odeurs, tels que *Rose-Blanche*, *Ess-Bouquet*, *Foin-coupé*, *Jockey-Club*, *Brisés de Violettes*. On peut encore trouver tous ces différents produits dans toutes les villes du monde, mais il faut exiger la marque de fabrique: la *Reine des Abeilles*, qui est le sceau inviolable de la maison Violet.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

## CHRONIQUE PARISIENNE

1<sup>er</sup> août.

Samedi dernier, une assistance nombreuse, recueillie, aristocratique surtout, se trouvait réunie dans l'église Saint Pierre de Chaillot; il s'a-

gissait du mariage de Mlle Isabelle Caldéron, fille du comte Andrés-Alvarez Caldéron, ministre du Pérou près S. M. le roi d'Italie, et l'une des plus riches héritières de l'Europe, avec le fils aîné du prince Cérani et de Rosa, princesse Paterno, sa femme.

La beauté et la distinction des deux jeunes époux était si grande que, lorsqu'ils apparurent dans l'église, un murmure involontaire se fit entendre. Il est impossible, en effet, d'être plus charmante et plus idéalement poétique que la jeune princesse Cérani sous ses longs voiles blancs.

Toutes les élégances de Paris s'étaient donné rendez-vous à cette solennité, à laquelle on remarquait les membres les plus marquants de la colonie italienne et espagnole. J'ai rarement vu une assemblée de plus jolies femmes et de plus fraîches toilettes.

Parmi les assistants on distinguait, au milieu des noms les plus aristocratiques des Deux-Siciles, la princesse de Montleart, née de La Trémouille, sœur de la gracieuse princesse Torre-Muzza, de Palermo; le prince Caiari, etc., etc.; et M. Urbain Rattazzi, ayant à son cou le collier de l'Annonciade, cette Toison-d'Or de l'Italie, qui le fait cousin du roi; M. le comte Avogadro de Colobiano, etc. Pour les femmes, il faut les citer toutes, car toutes ou presque toutes étaient belles, gracieuses, splendidement parées; aussi ne citons-nous qu'au hasard.

Parmi elles, on remarquait Mme la princesse de Montleart, en gris; Mme Urbain Rattazzi, dans une robe de crêpe de Chine blanc, signée Gageolin, portait en sautoir le grand-cordon de Marie-Louise d'Espagne; la jolie et fraîche Mme Cacineraio, comtesse de Santander, sœur aînée de la mariée, dans une toilette vert pâle, chef-d'œuvre de Worth; sa jeune belle-sœur, dans une robe bleue et rose, d'un goût aussi exquis qu'original, et seyant à ravir à sa physionomie piquante, etc., etc.

J'en passe, et des meilleures et des plus élégantes, un article a ses bornes.

On remarquait avec admiration sept ou huit enfants, toutes sœurs de la mariée. Chacun sait que M. Caldéron a non-seulement une des plus nombreuses mais des plus admirables familles qu'on puisse imaginer. La nouvelle princesse Cérani a douze frères et sœurs; mais M. Caldéron a, dit-on, cinquante millions, il a de quoi les doter. En regardant toutes ces fraîches fillettes si idéalement et si diversement charmantes à la fois, chacun se souvenait avec attendrissement de cette splendide et modeste Augustine Chinavo Caldéron, qu'un peuple entier conduisit, il y a trois ans, à sa dernière demeure, lorsqu'elle fut ravie,

âgée à peine de trente-cinq ans, en couches de son dernier enfant, à la tendresse de son époux désespéré et de ses pauvres petits anges. Le sourire de cette douce et excellente mère, dont le souvenir est si profondément incrusté dans le cœur de ses enfants, manquait seul à cette cérémonie touchante; le vide poignant, immense, que laisse derrière lui cet être unique, incomparable, cette partie de l'âme qui s'appelle une mère, ce vide dont chacun se rendait compte sans oser l'exprimer, nuançait d'une teinte de poésie mélancolique les ivresses de cette belle journée : on sentait que les larmes étaient bien près du sourire.

Que vous dire après cette note, triste et douce à la fois, des splendeurs de la corbeille, des admirables perles données par M. Caldéron à sa fille; du splendide diadème de famille offert par le prince Cérami à sa jeune épouse; des bracelets, des émeraudes, des bijoux innombrables, des souvenirs sans prix ou hors de prix donnés par les membres de la famille ou par les amis de la famille?

Parmi ces derniers, nous avons remarqué un adorable livre de prières, offert par M. Rattazzi à la jeune épouse. Splendidement relié en nacre et argent, le dos en avait été ciselé par Froment Meurice; une ravissante miniature, œuvre de maître, représentait le Christ: la tête ressortissait, admirablement sortie dans l'argent, artistement travaillé; l'intérieur avait des enluminures du seizième siècle, à la main.

Mme Rattazzi avait eu, elle, une idée modeste et touchante à la fois : elle n'avait pas été chez un orfèvre choisir un bijou; elle avait pris une feuille de vélin et, sur ce vélin, elle avait peint l'un de ces admirables éventails, semblable à ceux qu'elle a composés pour la reine d'Espagne, la duchesse de Wurtemberg, la princesse de Bade, la duchesse d'Hamilton, etc., etc., qui lui ont fait une spécialité dans ce genre. A ce gracieux souvenir elle en avait ajouté un autre : le portrait en miniature du prince Cérami, charmante et délicate attention qu'une femme seule pouvait avoir.

Le mariage avait été béni par le comte Grifeo, chanoine de Catena, ami de la famille Cérami, l'un des prêtres les plus spirituels et l'un des musiciens les plus remarquables de l'Italie. L'abbé Grifeo a longtemps possédé le fameux *ut* de poitrine de Tamberlick.

Après un déjeuner en famille dans la galerie des fêtes de l'hôtel Caldéron, quai de Billy, les jeunes époux sont partis pour Naples, et de là ils se rendront à Ischia, où les attend le prince Cérami, qu'une maladie grave a empêché d'assister au mariage de son fils.

L'Italie doit se féliciter de l'acquisition qu'elle vient de faire de cette gracieuse et charmante enfant, dont les dix-sept ans et la beauté vraiment exceptionnelle viendront orner la cour du roi gentilhomme.

## MACHINES A COUDRE DE FAMILLE

### LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu; et 49, boulevard Magenta  
(vis-à-vis la fontaine Molière.)

C'est surtout à la campagne qu'on apprécie bien plus encore la machine à coudre la *Silencieuse*, parce qu'on n'y a pas les mille ressources de la ville, et que la *Silencieuse* accomplit, en quelques heures de travail, l'ouvrage de plusieurs ouvrières.

Ce qui distingue la *Silencieuse* des autres machines à coudre, c'est qu'elle travaille sans bruit et sans fatigue. Le mouvement est si doux et si imperceptible qu'on ne l'entend même pas et qu'on peut recevoir ses amies et causer tout en travaillant et en agitant la pédale de la machine à coudre. C'est un immense avantage que de ne pas s'isoler, comme on est obligé de le faire avec les autres machines.

La *Silencieuse* a, de plus, simplifié le travail en traçant l'ouvrage elle-même. Le tracé et l'ourlet se font en même temps, grâce au *nouvel ourleur mobile*, avec lequel on établit immédiatement toutes les *grandeurs d'ourlets* qui sont graduées par chiffres. Un nouveau guide pose aussi la dentelle en ourlant. Un autre dirige le travail sans tenir l'ouvrage. Enfin, la *Silencieuse* a de plus un guide pour les biais de satin, et toute une escouade de guides, aussi intelligents qu'expéditifs, tels que les guides à *ourler*, à *froncer*, à *plisser*, à *border*, à *soutacher*, à *oualer*, à *ganser*, à *garnir*, à faire les *coulures rabattues* et à *poser les garnitures* à l'ordre de la mode et de la fantaisie.

Un *brodeur ou couso-brodeur*, adapté à la *Silencieuse*, donne à cette machine à coudre une telle supériorité de mécanisme industrielle, qu'aucune autre machine ne peut entrer en lutte avec elle. Aussi, certaines machines plus ou moins *silencieuses*, trouvent-elles plus commode de prendre et d'usurper le titre de *Silencieuse*, sans y avoir aucun droit, et de faire croire qu'elles ont trouvé le grand problème de la *tension chiffrée*, qui ne peut pas plus se régulariser que le mouvement d'une pendule, qui dévie selon les variations de l'atmosphère. Mais qu'importe!.. Ce qu'on veut, c'est faire du bruit et appeler l'attention. La *vrai*

*Silencieuse*, signée *Pollack, Schmidt et Cie*, se tait comme une honorable *Silencieuse* qu'elle est, se trouvant très flattée de toutes les médailles et de toutes les récompenses qu'elle a obtenues, tandis que les fausses *Silencieuses* proclament leur impuissance à tous les coins de rue et jusque sur les toits. Il faut donc s'en méfier et n'accueillir qu'une seule *Silencieuse*, la vraie, l'authentique, dont le magasin est en face la *fontaine Molière*, 30, rue de Richelieu.

Mais, chère chroniqueuse, nous dira-t-on, dans un journal de modes illustré, très accrédité parmi les travailleuses, on annonce une *Silencieuse* qui n'est pas celle que vous nous recommandez. Alors c'est une fausse *Silencieuse*, et il est regrettable qu'une plume ayant droit à la confiance générale, se fasse l'écho d'une *Silencieuse* qui ne peut pas s'intituler ainsi, parce qu'elle n'est pas signée *Pollack, Schmidt et Cie*, qui est la marque de fabrique de la vraie *Silencieuse*, garantie pendant cinq années.

D'ailleurs, le journal de modes que nous signalons n'y regarde pas de si près quand il s'agit de ses intérêts, car toutes ses illustrations viennent d'Allemagne. Les lectrices n'ont pas les primeurs de ses dessins et de ses gravures sur bois, qui paraissent préalablement dans deux journaux berlinois imprimés à Leipsick. Il est bon de savoir à quoi s'en tenir sur ses adversaires, et c'est pourquoi la fausse *Silencieuse* n'a d'autre crédit, à nos yeux, que de rentrer dans la combinaison ou de payer très cher la réclame qu'on lui fait, bien qu'elle affirme qu'on la protège pour elle même, d'une façon toute désintéressée. On applique à cette fausse *Silencieuse* le premier mécanisme voulu. S'il marche, tant mieux, s'il s'arrête en route, tant pis. On est obligé de relayer et d'aller demander à la vraie *Silencieuse*, 30, rue de Richelieu, pourquoi la fausse *Silencieuse* n'accomplit pas son travail jusqu'à la fin. Tout uniquement parce qu'elle n'est pas signée *Pollack, Schmidt et Cie*.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

## COURRIER DES THÉÂTRES

À l'Opéra, Mlle Fidès Devriès avait cédé son rôle d'Isabelle, de « Robert le Diable, » à Mlle Berthe Thibault, mais cette artiste s'étant trouvée subitement indisposée, mercredi, a dû être remplacée par Mlle Arnaud, qui s'est fort habilement tirée du personnage qu'elle avait à remplir. Elle a été très applaudie. Mlle Mauduit est toujours très remarquable dans le rôle d'Alice qu'elle chante avec infiniment de talent. Tous nos meilleurs compli-

ments aussi à Sylva, Bosquin et Sapin. Je n'aime pas beaucoup M. Belval dans Bertram; sa voix cotoneuse et irrégulière s'y trouve mal à l'aise.

« La Juive » sera reprise la semaine prochaine avec la distribution suivante :

Eléazar	MM. Villaret
Brogni	Belval
Léopold	Bosquin
Ruggiero	Gaspard
un crieur	Jolivet
Albert	Delrat
Rachel	Mmes Mauduit
Eudoxie	Devriès

\*\*

La pièce de M. Georges Richard, les « Enfants », est sortie intacte des mains de MM. les censeurs. Elle est revenue rue Richelieu, où elle est entrée en répétitions. Cette comédie sera jouée par MM. Got, Febvre, Laroche, Garraud, Bouchet, et Mlles Reichemberg, Blanc (la jeune artiste récemment couronnée au Conservatoire) et Marie Royer.

Le Théâtre-Français va reprendre le « Cid » pour le second début de Mlle Rousseil et de M. Mounet-Sully. M. Maubant jouera don Diègue. La mise en scène sera digne de l'œuvre, et cette fois enfin ce poème incomparable ne subira aucune mutilation. Le « Cid » reparaitra dans toute son intégrité : L'infante Léonor et le page supprimés par J. B. Rousseau seront rétablis.

\*\*

M. Boulet, en attendant la « Poule aux Œufs d'or », a eu l'idée d'essayer de ressusciter le drame sur la scène de la Gaité; mais au lieu de monter une œuvre nouvelle et intéressante, ne s'est-il pas avisé d'exhumer une pièce incohérente, au style ampoulé et chevelu, qui s'appelle le « Fils de la Nuit ». Il avait espéré, à l'aide d'un vaisseau de carton, attirer le public; mais il s'est étrangement trompé. On a souri et on a haussé les épaules de pitié.

Et puis, quels efforts d'intelligence n'a-t-il pas fallu au directeur pour distribuer les rôles d'une façon aussi pitoyable! Pourquoi avoir été ramasser à la porte de la Comédie-Française Mlle Devoyod qui n'a réussi qu'à faire rire à la scène des deux mères? Et M. Lafontaine, qu'était-il venu faire dans cette galère? Quel dommage de voir un artiste de cette valeur se fourvoyer de la sorte? Comment M. Lafontaine ne s'est-il pas aperçu qu'il était trop marqué pour jouer les jeunes premiers rôles?

Je dois cependant des éloges à Mlle Page dont le talent, à la fois plein de charme et de vigueur a tranché sur cet ensemble insuffisant. A elle re-

viennent de droit les honneurs de la représentation. Il est vrai qu'elle est parvenue presque à égaler Mme Guyon, la créatrice du rôle. Tous nos compliments aussi à M. Desrieux, très sympathique dans le personnage de Donato, qu'il a joué en grand artiste. Quant à Mlle Laurence Gérard, elle a eu un succès de beauté. Cela suffit-il ?

Je ne parlerai que pour mémoire de Mme Lamy, une danseuse qui est sans doute l'élève de feu Rigolboche. Avec ses sauts de carpe, elle a réussi à ennuyer le public. Cette ballerine manque complètement de style et de correction.

Maintenant, écoutez la grande nouvelle que l'on vient de me conter. « Jeanne d'Arc », grand opéra de M. Mermet (paroles et musique), sera joué cet hiver au théâtre de la Gaité. Le traité est signé. Cet ouvrage entrera bientôt en répétition. On s'occupe déjà de renouveler l'orchestre et de former les chœurs. Mme Sass et M. Capoul seraient engagés pour remplir les principaux rôles.

★★

C'est terminé, M. Ritt abandonne ses droits sur « Patrie », qu'il cède au Châtelet. Les répétitions de la plus belle œuvre de M. Sardou sont déjà commencées. Dumaine, comme on l'a dit, reprendra sa merveilleuse création de Rysoor, dans laquelle il s'est montré un vrai et grand comédien; Char'y reparaitrait dans la sombre figure du duc d'Albe; M. Deshayes jouerait pour la première fois le rôle créé par Berton. Hélas ! quant aux rôles de femmes, ils ne sont pas encore distribués il se pourrait néanmoins que celui de Dolorès, tenu d'une façon si remarquable par Mme Fargueil, fût confié à Mme Laurent. On a bien pensé à Mlle Rousseil, mais on ne sait pas si elle reste définitivement attachée à la Comédie-Française. En attendant, on parle de reprendre les « Chiens du Mont Saint-Bernard. »

## POÉSIE

### Légende des eaux de Bagnoles-de-l'Orne.

Je puis, quoique Normand, dire sans hyperboles  
Qu'il n'est point de pays, pour les êtres souffrants,  
Plus agreste et plus sain que celui de Bagnoles,  
Où tous les ans on voit se guérir des incurants.

Aussitôt que juillet en échauffe la rive,  
Aux champs rend les bluets et les coquelicots,  
Dans les murs des cités lasse d'être captive  
Vers ce site charmant, la foule accourt à flots.

Le sol accidenté de vallons et de plaines,  
Aux regards de l'artiste offre d'heureux contours,  
Et de tous les côtés de superbes domaines  
Elèvent jusqu'au ciel leurs orgueilleuses tours.

Domfront, qui comme un aigle assoupi dans la nue,  
Domine des forêts l'attrayant horizon ;  
Bonvouloir, le castel à la tourelle nue,  
Où la recluse fut si longtemps en prison ;

Le château de Lessay, que de loin on découvre,  
Avec ses fiers donjons et son lourd pont-levis,  
Vestiges du passé préservés de la foudre,  
Les plus intéressants qu'en touriste je vis.

Puis la Ferté-Macé, cette ville ouvrière  
Dont le commerce prend un essor tout nouveau ;  
Rasnes avec sa fée et le Champ-de-la-Pierre  
Dont l'étang renommé porterait un vaisseau.

De Bagnoles j'ai pu retenir la légende  
Que m'a dit un vieux pâtre, en me montrant du doigt,  
Au pied d'altiers rochers couronnés d'une laude,  
La source radieuse où la santé se boit.

Un vieux cheval poussif, inutile à son maître,  
En ce lieu fut par lui délaissé sans retour ;  
Dans l'eau, frottant les prés qu'il venait paître,  
La bête jusqu'au cou se plongeait chaque jour.

Plus tard, l'ayant revu bien portant et sans fange,  
Gambader, comme font les plus fringants chevaux,  
Son maître, émerveillé de ce prodige étrange,  
De Bagnoles vanta les précieuses eaux.

Et depuis cette époque on arrive les prendre  
Des bords les plus lointains, avec un prompt succès ;  
Car tout être éprouvé, qui veut à temps s'y rendre,  
Des douleurs dont il souffre évite les accès.

Leur efficacité n'est plus l'objet d'un doute,  
Puisque les médecins y viennent s'y traiter ;  
Et si l'ivrogne seul en évite la route,  
C'est que l'aspect de l'eau suffit pour l'irriter

Mais ce qui fait leur vogue et la fera sans cesse,  
C'est qu'aux femmes qui voient poindre des cheveux gris  
Elles ont le pouvoir de rendre la jeunesse  
Et de se faire-aimer, même de leurs maris.

Ne pensez certes point que de votre croyance,  
O lectrice ! jè veuille abuser aujourd'hui ;  
Je tiens ce que je dis, et du fait que j'avance  
Je vais vous raconter une histoire à l'appui.

Le sire d'Ecajeul, la chronique l'affirme,  
Epousa par amour une belle à l'œil noir,  
Mais un mal imprévu la rendit presque infirme,  
Cacoehyme, boiteuse et repoussante à voir.

Le mari fatigué de sa débile femme,  
Qui devenait le bat de quolibets railleurs,  
Mit un soir l'éteignoir sur son ancienne flamme  
Et pria sa moitié d'aller giter ailleurs.

Celle-ci désolée et n'ayant plus au monde  
De parents, ni d'amis, en sanglottant s'enfuit  
Et courut se jeter dans l'eau claire et profonde  
Dont on tire à présent un si riche produit.

Le ciel entend toujours la voix qui l'intercède ;  
Son bourreau, qui, de loin, la suivait à grands pas,  
Arrive, haletant, promptement à son aide.  
Il plonge, la saisit et l'arrache au trépas.

Quand l'Angelus sonna le matin à l'église  
Annonçant du soleil les feux éblouissants,

De l'époux, quelle fut l'agréable surprise,  
De trouver à sa femme un teint comme à seize ans !

Ce bain avait suffi pour la rendre plus belle  
Qu'avant sa maladie elle n'avait été.  
Tous ceux qui la voyaient, prosternés devant elle,  
Eblouis par ses yeux, acclamaient sa beauté.

Il semblait que l'amour de ses lèvres vermeilles  
Laissât fuir des baisers pour être recueillis ;  
Par des galants nombreux, comme un essaim d'abeilles  
Ses pas étaient traqués et sans cesse assaillis.

De faveurs par le roi la dame fut comblée...  
C'est alors que l'époux eût préféré cent fois  
Sa laideur à la vie inquiète et troubée  
Dont les constants ennuis le mettaient aux abois.

La jalousie au cœur et bouillant de colère,  
Dans le lac il se jette et met fin à ses jours ;  
Sa femme, indifférente, hélas ! le laisse faire  
Sans crier, ni tenter de lui porter secours.

Ce qu'on prend en hiver pour le bruit effroyable  
Du vent dans les sapins que la neige blémit,  
N'est, m'a dit un berger, que la voix lamentable  
Du seigneur d'Ecageul, qui gronde et qui gémit.

Marquis Eugène de LONLAY.

## BIBLIOTHÈQUE

### LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

Le sourire aux lèvres, mais l'œil attendri, Pierre se souvint des insinuations perfides de l'Anversoise, en regardant Lise. Il se rappela ce que l'on paie une tête de Greuze, et se perdit dans une rêverie indéfinissable, en cherchant ce que pouvait valoir l'âme dont cette physionomie était l'expression.

Les voyages, qui avaient guéri le spleen du comte, avaient perdu leur puissance. Tout effort moral démesuré nous crée un caractère factice dont on aspire bientôt à se dépouiller pour redevenir soi-même.

Le comte en était là. Il se sentait gentilhomme flamand jusque dans l'âme. Il était rentré dans ses goûts et dans ses habitudes, et il les fit servir à ses travaux. Il fit paraître son étude sur l'Amérique, œuvre très humoristique, revue et corrigée pendant les déceptions politiques et présentant partout le spectacle d'une haute conscience aux prises avec les mensonges de la civilisation.

Suivant l'exemple de ses ancêtres, il partageait son temps entre sa maison de Malines et le domaine de Ploegenhove, se levant à cinq heures, travaillant la matinée, dinant à midi ; puis marchant à travers les champs et les prés jusqu'à

l'heure où il revenait souper en famille, dans la salle basse qui avait la couleur locale de cette existence de patriarche.

Vivre pour soi-même n'est pas un rêve admis en province. Faute de boulevard ou de salle de spectacle, on regarde chez ses voisins. Si les volets sont trop bien fermés, ou devine ou on invente.

Les divers chapitres de l'histoire du comte de Marcellis étaient connus ; on ne lui permit pas de se séquestrer pour le dernier.

Cette fois, cependant, la chronique scandaleuse se transmet au moyen des chemins de fer ; la nouvelle arriva de Bruxelles à Malines « que Mlle Van Capellen avait rompu son mariage parce que son futur avait une maîtresse. »

La première pierre posée, l'édifice de la calomnie grandit, s'acheva, se couronna.

On savait les actions, les intentions, les crimes du comte et de sa « servante », car on flétrissait de ce nom la jeune fille qui avait si maternellement conservé la vie d'Armand.

Et ceux qui étaient les objets de cette inquisition, inconscients dans leur honnêteté, ne se doutaient même pas que l'on pût s'occuper d'eux.

Une femme de chambre renvoyée fut la première personne qui fit tinter la cloche aux oreilles de Mlle de Meerbeeke.

— J'aime autant m'en aller que de voir ce qui se passe ici, dit cette fille.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda la vieille tante.

— Est-ce que mademoiselle ne le sait pas ? reprit l'autre.

— Mais enfin... quoi ?

— Monsieur le comte ne voit que par les yeux de mademoiselle Lise, toute la ville en parle.

Mlle de Meerbeeke ne releva pas la phrase, mais elle resta dans sa mémoire.

— Est-il vrai, demanda-t-elle un jour au docteur, que, selon tout le monde, la bonne d'Armand est la maîtresse de mon neveu ?

— Mais..., dit le vieux philosophe, pris au dépourvu, ce sont des calomnies.

— C'est déjà trop qu'on le dise.

— Cela se dit dès qu'une femme passable se trouve sous le toit d'un homme veuf ou garçon.

— Que faire ?

— Laisser dire.

L'ivraie germa dans le cerveau de la tante et y étouffa tout le bon grain que les grandes qualités de Lise y avaient semé.

Excellente, mais vieille fille et provinciale, Mlle de Meerbeeke ne tarda à être dominée par

le soupçon. Elle épia les regards de Pierre, l'attitude de Lise.

La vue de Lise faisait rêver le comte, et quand le comte Pierre lui adressait la parole, sa voix avait des inflexions singulières. La jeune fille, de son côté, sous la suspicion de Mlle de Meerbeeke, sous l'œil profond de Pierre, se trouva en proie à un état de gêne et d'oppression indéfinissable.

Accoutumée à l'amour contemplatif, elle tremblait devant les régions de feu, et il ne lui fallait plus qu'un pas pour y descendre.

Ce même hiver, la vieille tante fut atteinte de ramathismes et forcée de garder la chambre. Lise l'entoura de soins qui furent reçus d'abord avec une certaine contrainte.

Mlle de Meerbeeke avait toujours été familière et affectueuse envers la bonne de son arrière-petit-neveu ; mais maintenant le soupçon pesait sur son esprit, entravait sa bonté naturelle et mêlait quelquefois un peu d'aigreur et d'impatience à ses réparties.

Les caractères essentiellement bons font retomber sur eux-mêmes l'amertume de leurs déceptions et le cœur de Mlle de Meerbeeke plaidait pour Lise tout en lui témoignant une froideur apparente.

La jeune fille redoublait de zèle et d'humilité ; elle n'avait rien à se reprocher, mais la conscience de l'amour qu'elle éprouvait pour son maître suffisait pour lui faire baisser la tête.

La patience s'impose aux coupables ; la douceur de Lise sollicitait tacitement le pardon. Alors au dévouement actif de la servante elle ajouta des soins délicats et intelligents qui en firent le type de l'admirable sœur de charité que rien ne rebute parce que l'amour la soutient.

Elle s'installa dans la chambre de la malade, qu'elle soigna et vieillit nuit et jour, n'ayant d'oreille que pour les plaintes qu'elle pouvait soulager, et subissant les autres comme choses dues.

Des frictions continuelles combattaient l'invasion de la paralysie ; le lit, savamment arrangé, élevait la tête et facilitait la respiration ; une politesse affectueuse empêchait les mains, hélas ! presque inertes, de porter le verre ou la fourchette à la bouche, et la translation du lit au fauteuil ou du fauteuil au lit s'accomplissait par enchantement grâce à la charpente musculaire de la fille du peuple et à sa volonté d'être à la fois le chien et l'ange.

Le soulagement des nuits d'insomnie fut la lecture de documents héraldiques et d'archives féodales, et les naïves questions de la lectrice donnaient à la malade occasion de s'étendre sur mille aperçus généalogiques, de dérouler

l'histoire des familles patriciennes, les grandeurs et les décadence malinoises, les mésalliances qui faisaient bouillonner le vieux sang des croisés, les hauts faits dignes de la chevalerie. Ainsi se passaient les nuits et les jours.

Les séductions d'une garde-malade sont ce qu'il y a de plus irrésistibles au monde ; Mlle de Meerbeeke parut avoir oublié ses griefs et rendit son amitié à celle qui avait trouvé l'art de lui faire perdre la mémoire de ses maux.

De si tendres soins infusaient à ses vieux ans un souffle de jeunesse, et elle ne pouvait littéralement ni dormir, ni respirer, ni manger sans Lise.

Le terrain de la paix, de l'estime, de la confiance fut reconquis pied à pied, et les bons procédés de jadis ne furent rien en comparaison de l'intimité qui s'établit dans cette chambre d'infirme.

Une nuit, que chacun prenait un peu de repos, la vieille tante se sentit tout à coup oppressée, inquiète. Elle soupirait, elle s'agitait elle appelait Lise ; puis, ses plaintes devinrent des cris, sa tête s'embarassa, le délire survint.

La goutte avait subitement remonté ; le docteur déclara Mlle de Meerbeeke en danger et la fit administrer.

— Cause occasionnelle, la vieillesse, prononça Serjacobs. Remède inconnu !

Quelques heures de prostration succédèrent ; le sommeil la transpiration, le malaise écrasèrent la malade. Elle sortit de cet état pour demander à grands cris le docteur qui était à côté d'elle et qu'elle ne reconnaissait pas.

Tout à coup, la mémoire parut lui revenir. Elle se redressa, le coude enfoncé dans l'oreiller, sa main soutenant sa tête, ses cheveux gris épars, la sueur sur son front ; elle saisit Serjacobs par le bras :

— Ah ! vous voilà enfin, s'écria-t-elle, il y a deux heures que j'ai fait courir chez vous ; j'ai une importante communication à vous faire : on vient de me dire qu'il l'épousera.

Pierre, qui était assis auprès du lit et ne se doutait pas que ses sentiments fussent l'objet de l'appréhension de sa tante, tressaillit.

Lise tourna son visage du côté de l'ombre, et le docteur, cherchant à faire dévier les idées de la malade, lui présenta à boire.

Mais elle continua :

— Il faut faire partir cette fille ; il lui faut chercher une place à Bruxelles. C'est elle déjà qui a été cause de la rupture du mariage de Pierre avec Mlle Van Capellen. Elle marche à ses fins comme une couleuvre sous l'herbe.

Vous souvenez-vous de ses flatteries et de la



manière dont elle s'est emparée de nous tous l'un après l'autre, l'enfant, le père, la tante !... Prétez-moi tous main-forte et empêchez cette œuvre d'infamie de s'accomplir.

Puis elle retomba sur ses oreillers, se tut quelques instants et appela :

— Lise ! Lise !

La pauvre fille, plus morte que vive, s'approcha du lit ; Mlle de Meerbeeke lui passa un bras autour du cou, l'appela son soutien, son bon ange, la supplia de chasser l'autre Lise, si elle avait l'audace de se présenter, et dans ses étreintes convulsives, la maintint courbée sous son souffle haletant.

Dégageant à grand-peine une de ses mains, la jeune fille essayait la sueur qui ruisselait sur le front de la malade, tandis qu'elle se sentait elle-même en proie aux terreurs de l'agonie.

Les yeux de Mlle de Meerbeeke étaient déjà divergents et vitrés, son geste était automatique ; l'inconscience s'était emparée de ses facultés et de ses actes.

Appuyée sur Lise, elle continua, à demi-voix d'abord, avec véhémence ensuite :

— Une servante ! une servante entrer dans ma famille ! Ce qui pouvait m'arriver de pire ! J'en meurs... Donner pour mère à mon Armand une fille qui a ciré les bottes et servi la table !... Il faut savoir, docteur, que mon neveu a essayé de m'escroquer mon consentement, en prétendant que cette misérable descend d'une vieille famille, parce qu'en 1620 un Antoine Christiaens était chef de gilde. En voilà une noblesse ! La race des tourneurs !

Pierre prit à deux mains le front brûlant de sa tante, la recoucha doucement sur l'oreiller, et dégagea Lise, dont la tête, pâle et échevelée, paraissait une fleur dont la tempête a coupé subitement la tige.

— C'est affreux ! dit-il. Docteur, je vous en supplie, calmez le délire de ma pauvre tante !

Elle le reconnut.

— Pierre, dit-elle, par le souvenir de votre femme, au nom de votre fils, jurez-moi que vous ne ferez point cette mésalliance ; mettez-moi cette fille à la porte !

Le docteur préparait des calmants et cherchait à apaiser la surexcitation par le sommeil artificiel, mais les organes étaient détraqués comme une horloge brisée.

Repoussant la cuillerée qu'il lui présentait :

— Mon bon ange ! cria-t-elle, où est mon bon ange ?

Et, plongeant ses doigts décharnés dans la chevelure blonde de la jeune fille, elle la maintint de

nouveau sur son lit et accepta la potion de sa main.

Dix minutes de calme suivirent ; puis la crise revint avec un grand cri :

— Intrigante ! misérable ! Toute sa conduite fut une comédie, une exploitation, un moyen de s'emparer de lui, de devenir servante-maitresse.. Maintenant j'ai pris une résolution qui nous sauvera tous... J'irai demeurer à New-York avec mon neveu et mon arrière-petit-neveu.. Il ne pourra, là, porter son titre, mais notre généalogie est bien connue... les familles patriciennes de Malines sont appréciées partout. Je traverserai l'Océan plutôt que de voir une Lise Christiaens devenir comtesse de Marcellis !

Puis elle appelait la malheureuse fille des noms les plus tendres :

— Chère petite, vous qui aimez tant Armand, vous empêcherez son père de se dégrader... Sauvez-le, comme vous l'avez sauvé une fois de la boisson... le docteur m'a conté cela... Vous notre ange gardien, faites-le rougir d'aimer une blanchisseuse. Fi ! fi ! Qu'il vous aime, à la bonne heure ! Un portrait, un Greuze comme il dit, cela n'est pas dangereux. On adore ça comme la vierge.

— Docteur, dit le comte impétueusement, une pareille scène est au-dessus des forces de cette enfant. Il serait inhumain de la prolonger. Venez, Lise.

Il essaya de dégager la jeune fille de l'étreinte qui la retenait captive, tandis que le docteur posait la mourante de l'autre côté du lit.

Impossible ! Il aurait fallu soutenir une lutte à laquelle l'imagination même se refuse. Elle voulait Lise, sa bonne garde-malade, elle pleurait, suppliait, elle implorait la pitié...

La jeune fille, délivrée un moment par Pierre, revint sur ses pas ; une fois à portée du lit, deux bras décharnés la ressaisirent, dix doigts s'enfoncèrent dans sa chair et la meurtrirent.

— La voilà ! Ah ! merci ! Restez, ne me quittez pas ! Soutenez-moi, je tombe ! Et une fois tombée ils m'emporteront.

Ses yeux se fermèrent et elle parut s'endormir sur le sein de Lise ; mais le râle était déjà dans sa gorge, et le froid gagnait les extrémités.

Il se fit un long silence. Les trois témoins de cette terrible scène, debout, muets, attendaient le dernier soupir.

Tout à coup, la vieille tante fit un soubresaut.

— De l'air ! cria-t-elle ! de l'air ! j'étouffe !... Ouvrez toutes les portes.

Personne ne bougea.

— Ouvrez, je vous l'ordonne

Sa collère devint de la rage, son râle, de l'écumé, son corps tremblait si fort que le lit vacillait.

— Ouvrez, au nom de Dieu !...

Puis, des pleurs, et une main enfiévrée qui trouva le cordon de la sonnette et le tira.

Le docteur ent'rouvrit une fenêtre, le comte ouvrit la porte.

Ni-présence d'esprit, ni autorité n'auraient pu empêcher ce qui se passa dans l'espace des cinq minutes qui suivirent. D'ailleurs, le spectacle d'une agonie nous paralyse et l'on ose à peine toucher à ceux que la mort entraîne.

Dans la pénombre du salon, on voyait par la porte ouverte à deux battants, le groupe des domestiques, accourus tous au coup de sonnette ; là aussi était le confesseur dans l'attente d'être appelé pour les derniers moments.

Tous les regards considéraient avec effarement le personnage tragique de la vieille demoiselle, maintenue de force sur son lit par Lise, vue de dos et les cheveux dénoués.

— A moi, à moi, criait Mlle de Meerbeeke. Chassez d'ici cette fille qui est la maîtresse du comte de Marcellis et veut devenir sa femme. C'est Lise Christaens, la fille du tourneur ; je la maudis et je donne ma bénédiction à Lise, ma garde-malade, un ange que Dieu récompensera !

Disant cela, elle attira Lise encore plus près d'elle, posa sa tête vacillante sur son épaule comme une mère le ferait à sa fille, ramena ses couvertures par le geste familier aux agonisants, rencontra les mains de la jeune fille, les souleva le plus haut possible, se raidit tout à coup, les yeux fixes, le menton en avant, et mourut.

Lise, anéantie par une douleur et une honte sans bornes, écrasée par une consternation que nul témoignage extérieur ne manifesta, pâle jusqu'aux lèvres, ne se rendait pas plus compte de sa situation présente que la somnambule qui, au milieu des nuits, pose un pied sur le bord d'un toit.

Elle ensevelit la vieille demoiselle de ses mains, la para pour l'éternel sommeil et arrangea la chambre mortuaire. Silencieuse, concentrée, elle prenait ces soins pieux avec le sang-froid d'une servante qui fait son service. Elle se mit ensuite à genoux près du lit pour la funèbre veillée.

La tête cachée dans les couvertures, éclairée par la lueur d'un cierge, elle éprouvait la sensation de l'écrasement moral ; l'expression de son bonheur foudroyé avait la rigidité de la mort même.

Le comte Pierre, après avoir reconduit le docteur, rentra doucement dans la chambre.

— Quoi, dit-il, c'est encore vous qui êtes là, mon enfant ? Vous avez cependant bien besoin de repos ! Je veux que vous alliez dormir pendant quelques heures. Je garderai, en attendant, ma pauvre tante.

Lise se mit debout sans oser lever les yeux sur le comte et demeura devant lui, la tête baissée, les mains pendantes, si défaite, si changée, que Pierre en fut bouleversé.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

## DESCRIPTION DE LA GRAVURE

### PLANCHE N° 9.

Première figurine. — Robe princesse à traîne en taffetas violet ; bretelles en étoffe pareille entourées de guipure noire, dentelle semblable autour des parements des manches ; tunique pof en guipure noire, nœuds et bouts de ruban violet intercalés dans la dentelle noire du pof. Chapeau rond en mousseline et dentelles blanches ruchées avec un pof de plumes violettes sur le sommet et une demi-guirlande de roses blanches au bord ; barbe de dentelle blanche.

14 mètres de taffetas pour la robe.

Deuxième figurine. — Robe de taffetas rose ; la première jupe est garnie d'un haut volant froncé de 25 centimètres de haut dont la tête est formée par une bande de sultane blanche à rayures roses dentelée haute de 7 centimètres ; le corsage de la robe forme le gilet devant et les manches sont rondes. La seconde jupe en sultane blanche et rose se termine par trois volants dentelés hauts de 8 centimètres surmontés d'un bisis de taffetas et d'une bande festonnée avec une petite dentelle blanche au bord. Un corsage en sultane, ouvert devant et à basques et manches demi-larges est festonné sur tous ses bords. Chapeau rond en paille de riz orné de plumes mauves et d'une suite de roses.

15 mètres de taffetas pour la robe suffiront et 8 mètres de sultane pour le reste.

### PLANCHE DE LA BRODERIE

1. Bavoir pour soutache.
2. Volant de robes (au passé).
3. Cravates pour dames (au passé).
4. Volant (soutache).
5. Cravates pour dames (passé).
6. Volant (soutache).
7. Cravates pour dames (passé).
8. Volant cachemire (passé).
9. Cravates pour dames (passé).
10. Entredeux (passé).
11. Lettres.
12. Bordures cachemire (passé).
13. Lettres.
14. Entredeux cachemire (passé).
15. Entredeux cachemire (passé).
16. Chiffres plumetis.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Halder, 13.